

☀ PAGE DES ENFANTS ☀

LES JEUX D'ESPRIT

Charade

Mon un vaudra toujours la moitié de
 [Paris,
 Même un peu plus ; c'est-à-dire qu'il
 [est d'un grand prix.
 Mon deux peut procéder d'une âme
 [généreuse ;
 Il peut aussi couvrir de perfides
 [dessins :
 Ce que virent, jadis, les malheureux
 [Troyens.
 Allez voir des Bretons une foule
 [pieuse
 Assister à mon tout ; admirez ces
 [chrétiens.

Géographie

Quelle est la plus petite république
 de l'Europe ?

Charades amusantes

Que ne voit-on pas les yeux ouverts
 et que voit-on les yeux fermés ?

Quelle est la saison la plus fatale
 aux journalistes ?

A propos du concours

Il est enfin fini ce concours. Je ne
 dirai pas que mes neveux et nièces se
 sont donné toute la peine qu'ils au-
 raient dû ; j'ai vu des concours où on
 se dérangeait plus que cela. Il est
 évident que vous gardiez avec soin
 tout ce qui peut vous donner du mal,
 c'est malheureusement un défaut na-
 tional dont je voudrais tant vous pré-
 senter, tous, il n'y a pas à badiner,
 les pères et les mères de la génération
 future.

Je donnerai dans le prochain numéro
 les noms des heureux concurrents, en
 attendant je félicite ceux qui ont eu
 le courage d'aller jusqu'au bout, et
 leur souhaite une récompense.

Un mobilier de poupées en marrons

AMUSETTE :

Prendre une demi-douzaine de gros
 marrons bien luisants. Pour les chaises
 on les piquera d'épingles pour les jam-
 bes et le dossier :

Pour un fauteuil ajouter quelques
 épingles de plus au dossier. Pour la
 table on mettra seulement des jambes,
 (3 ou 5 épingles à volonté). Puis

prendre de la laine à friser, blanche
 ou colorée, et tournez-la deux fois
 autour de chaque épingle.

Disons que vous voulez faire les
 jambes d'une table. Arrivé à la fin de
 la première rangée, vous recommen-
 cerez, et ainsi de suite jusqu'à ce que
 les épingles soient entièrement cou-
 vertes de laine. Travailler très serré,
 afin de donner un air de solidité, au
 petit meuble : Ensuite faire de même
 pour le dossier, et ainsi de suite jus-
 qu'à ce que le mobilier soit achevé.
 Si les épingles ont été adroitement
 piquées, chaises et tables se tiendront
 debout toutes seules et formeront un
 joli accessoire aux maisons de poupées
 des petites nièces de Tante Ninette.

CHRISTINE DE LINDEN.

De Paris à Calais en chemin de fer.

J'AVAIS alors 17 ans, mais, quoi-
 que 60 années aient passé sur
 ma tête depuis mon premier
 voyage en chemin de fer, je me le rap-
 pelle comme si c'était hier. La mère
 Ste Ange m'avait mise dans ce monstre
 piaffant et fumant qui devait me con-
 duire, ô merveille, dans 11 heures,
 chez mon grand-père à Calais. À
 Beauvais un grand homme enveloppé
 d'un grand manteau monta lestement
 dans le compartiment. Il s'assit en
 face de moi, et, me dévisageant d'un
 air égaré, il dit : "À genoux, enfant,
 à genoux devant ton roi ! Je suis Louis
 Philippe.

—Lui, Louis Philippe ? Moi, la
 petite Céline Vaularnier, j'étais vis-à-
 vis du souverain des Français ! Trem-
 blante, je tombai à genoux, toutefois
 je m'hasardai à lever les yeux pour
 voir s'il avait son parapluie, car une
 de mes compagnes de classe, républi-
 caine enragée, l'appelait toujours le
 roi parapluie. Mais il n'était pas
 armé d'un "riflard." Son manteau
 ayant glissé de ses épaules, je vis que
 sa poitrine était décorée d'une foule
 de médailles et de rubans, tandis qu'un
 sabre (d'or il me semblait) pendait à
 ses côtés ; cet examen ne dura qu'une
 seconde, car le roi reprit : "Tu me

plains, enfant, je le vois ! Ta candeur
 me fait croire que tu aideras ton roi
 dans sa fuite, car apprends que je me
 suis échappé de ce palais où mes cour-
 tisans me tenaient pour ainsi dire pri-
 sonnier d'état. Maintenant, je vais
 traverser la Manche pour demander
 asile et protection à la petite reine
 d'Angleterre Victoria." (Nous étions
 alors en 1838.)

—Oh ! Votre Majesté peut être sûre
 que... balbutiai-je. "C'est bien,
 c'est bien," fit-il, me frappant sur la
 joue. "Je le voyais bien à ton air que
 tu étais une loyale sujette ! Ah ! si tu
 m'aides dans ma fuite, je te marierai à
 un de mes courtisans, lors de mon
 retour ici avec une armée."

Oh ! les beaux rêves qui passèrent
 par ma tête, tandis que nous traver-
 sions les prairies de l'Oise et de la
 Picardie ! Je me trouvai à la Cour,
 ruisselante de pierreries, admirée de
 tous... Arrivée à la gare de Calais, je
 priai Sa Majesté de bien vouloir me
 suivre, et, m'élançant hors du wagon,
 à la rencontre de mon grand-père qui
 se tenait sur la plateforme, je lui mur-
 murai tout bas à l'oreille : "Bon papa,
 je t'en supplie, sauve le roi ! Il est là,
 regarde, tout seul, délaissé de tous !"
 "Comment, le roi ?" tonna mon grand-
 père, qui était un républicain forcené.
 "Le roi ici ? Et le tyran ose me de-
 mander asile ? Ah ! il verra !..." "Oh
 bon papa, je t'en prie, sois indulgent,
 il est si bon, et il me fera dame de
 cour !" "Je n'ai pas besoin d'une
 aristocrate dans ma famille," inter-
 rompit-il, accompagnant ces paroles
 d'un bon soufflet. Et le pauvre roi
 attendait toujours, indécis, sur la
 plateforme. Tout à coup deux hom-
 mes sautèrent du train et le saisirent
 par les bras. Je poussai un cri : "Ils
 vont l'arrêter, ils vont l'arrêter,"
 répétai-je avec désespoir. "Oh ! n'y
 a-t-il personne qui veuille sauver Sa
 Majesté ?" "Sa Majesté en herbe,"
 ricana un des hommes, poussant l'in-
 fortuné monarque dans un wagon.
 "Comme il lui en a fait accroire à
 cette petite simplicité !" ajouta l'autre.
 "Mais nous allons vous faire passer
 le goût de vous échapper de nouveau,
 mon vieux, en vous mettant la
 camisole de force."